Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand

Band: 91 (1964)

Heft: 7-8

Artikel: Réflexions inédites sur une "Journée rhodanienne de la Fête des Vignerons"

Autor: Landry, C.-F.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-233629

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Réflexions inédites sur une « Journée rhodanienne de la Fête des Vignerons »

par C.-F. Landry.

Quand vous voyez danser des Vaudoises en costume, neuf fois sur dix, elles dansent sur l'air de la Lutterbach, ou quelque autre air de la même clarinette authentiquement suisse. Quand j'étais un petit raffiné, cela me frappait comme une faute : j'ai cru, moi aussi, que l'on était rhodanien ou rhénan, que l'on était, selon Jules Verne « nord contre sud », latin ou germain.

Or, peu de pays autant que ce pays-attrape, peuvent se vanter de nous mieux « mettre dedans ».

Quand les Vaudoises dansent en costume, elles ont mille raisons de danser sur l'air de la Lutterbach. Tous les Schneider ne sont-ils pas de Pully ? Qui, ici, n'a pas une grand-mère de l'Outre-Sarine ? Quel domaine, ici, où les vaches aux doux yeux de jeunes filles crédules n'entendent Hansli les cajoler en patois de l'Oberland ?

Hommage au Rhône ? Oui, certes, mais alors, précisons. Combien de Vaudois ont-ils pris garde que la langue même ne permet pas une définition ? Et qu'il est une très mystérieuse géographie — pourtant lisible — où le flux des eaux même servirait parfois à mieux tromper. Ce Flon de Bret, qui finit au moulin de Rivaz, c'est une rivière du Nord qui s'est trompée de Rhin, et qui, pour s'excuser, finit en cascade.

La vérité, c'est que Lausanne même n'est pas une ville, mais deux villes, et tant qu'on ne l'a pas dit, on n'a rien dit. Lausanne des anciennes images n'avait rien de tourné vers le lac. Elle fuyait le lac, elle refusait le lac ; ses belles maisons regardaient inlassablement les Souabes, eh ! oui, la Forêt-Noire, et seules les fenêtres de bonnes regardaient vers le sud, le bleu, l'exil français.

Lausanne était une ville ronde, gîtée sur le Flon et la Louve. Et brusquement — toujours avec cette brusquerie de la coupure, de la cassure — passé la belle église de Saint-François et son cloître, on tombait de la moraine de Montbenon dans les minces franges de Rhodanie.

Ouchy, c'est un petit Tournon, un petit Villeneuve-les-Avignon, un petit Trinquetaille... Ouchy appartenait au Rhône. Lausanne, bien qu'elle parlât français, était une ville de la communauté d'Empire, une ville de grès gris, de molasse comme Fribourg et comme Berne, une ville de molasse et de tuile rouge. Lausanne n'était en rien méditerranéenne ; le Rhône et le lac lui faisaient peur. Elle se tournait vers ces gens qui sentaient comme elle, qui avaient des forêts

comme elle, des chênes comme elle, des ponts et des moulins, et des vaches. Mais juste entre son rempart et le rempart des vagues vertes, il y avait une étroite bande de pays du Rhône. Cette bande qui, tantôt plus serrée tantôt élargie, représentait le Lavaux. Car les Pays suisses venaient jusqu'aux crêtes, jusqu'à ces rochers à pic qui dominent la pente éboulée. Les Pays suisses, qui ne changent pas, du lac de Constance à Chexbres, se terminaient brutalement par cette falaise sous quoi s'étagent des échantillons de pays dorés, des éclaboussures de Rhodanie.

Et puis venait l'enclave rhodanienne de Vevey, ce gravier des montagnes suisses, ce limon d'alpage mystérieusement transformé en patrie du Rhône. Mais à peine les premiers moutonnements de collines, finit le fief : on entrait, comme un faucheur et jusqu'aux hanches, dans l'herbe suisse.

Enfin, il ne restait plus rien que la montagne tombant dans le lac, que l'élément Souabe tombant dans le miroir du Rhône un peu comme la lave de l'Etna dans la mer ; deux éléments absolument contraires, forcés de s'unir. Il ne restait rien que la petite église de Montreux, et l'étrange Chillon qui parlaient le double langage des montagnes et de Venise. Il ne restait plus qu'à mêler, une fois encore, une fois de plus, l'énergie et le regret, le Nord qui aspire au soleil et le Sud qui rêve d'ombrages, pour obtenir cette sorcellerie merveilleuse à quoi nous n'aurons jamais fini de nous habituer.

Hommage au Rhône. Oui. Mais alors c'est pour lui dire :

O Rhône, que tu es grand d'être juste assez présent pour représenter l'absence, que tu es merveilleux d'être venu passer là, juste où il ne fallait pas, pour notre paix, sans toi, nous étions des paysans, occupés de foins, de blés et de vaches. Tu es venu juste assez pour nous tenter avec ta vigne et avec ton poisson ; tu as fait de nous des vignerons qui chantent des nostalgies de bergers, de bovairons, tu as fait de nous des pêcheurs qui moissonnent, des paysans qui dansent des danses de montagne et des filles qui ébauchent des farandoles. Si bien que nous ne savons jamais où nous en sommes. Ce qui est le plus déchirant des bonheurs. Notre tête serait solide, mais un peu les bateaux, un peu le vin, un peu le rire, un peu de cette musique fée, pour Vreneli et Hansli, et nous ne savons plus très bien qui nous sommes. O Rhône : nous sommes d'heureux bâtards, qui mangeons, au soir des sulfatages, des roestis avec du café au lait. Quitte, si des amis viennent à descendre à la cave interroger le vin jaune. O Rhône, tu ne voudrais pas que l'estomac s'y retrouve... Alors si l'estomac déjà ne s'y reconnaît pas, comment veux-tu que notre cœur barbouillé de pampres et de fannes de pommes de terre s'y reconnaisse mieux ?

O Rhône, juste au bord de notre vie pour mieux aiguiser notre sensibilité et notre regret, il y a toujours de bonnes raisons à l'impossible ; mais on a beau avoir le plus solide bon sens de la terre, l'impossible, c'est ce qui tente valablement les hommes.

Et si nous sommes magiquement embrouillés et comme ensorcelés, c'est à ce mélange de Rhône et de Souabes que nous le devons.

O Rhône, dure encore longtemps pour que dure avec toi, notre nostalgique bonheur.